

Introduction

Véronique MEYER et Marie-Luce PUJALTE-FRAYSSÉ

Centrales dans le travail des chercheurs, les archives ne bénéficient pas toutes d'un même statut et d'une même hiérarchie dans les pratiques de conservation¹. Pourtant, en comblant les zones d'ombre et les vides historiques, l'approche par les archives s'est progressivement inscrite dans le processus inverse à l'idéalisation d'une histoire à rebours, loin d'une historiographie partisane. Aujourd'hui, elles sont devenues l'instrument essentiel pour rendre perceptible une réalité qui ne serait plus pervertie par des regards et des préjugés construits *a posteriori* car elles donnent à la recherche la possibilité de s'affranchir de l'omnipotence des œuvres à valeur inaugurale pour discourir sur une production à plus large spectre. Dans ce contexte de problématisation du sujet, le fonds d'Argenson, déposé à la bibliothèque universitaire de Poitiers depuis près de quarante ans, ne pouvait susciter qu'une prise de conscience d'une acuité nouvelle car sa qualité exceptionnelle n'est connue que de quelques initiés et connaisseurs. Riches de 1 145 cartons, 64 ouvrages manuscrits, plus de 400 parchemins, des cartes, plans et affiches, les archives d'Argenson illustrent certes les activités d'une famille de haute lignée au service de la monarchie mais au-delà, elles sont une source unique dans l'histoire de la société aristocratique du XVIII^e siècle et de sa culture. Historiens, littéraires se sont emparés depuis longtemps de ces papiers de premier ordre pour écrire une histoire multiple², depuis celle du fait politique jusqu'à celle des idées. Paradoxalement, les historiens de l'art sont restés en retrait alors que l'engagement artistique apparaît bien comme une constante dans la vie des Argenson et constitue très certainement une stratégie de conquête et de prestige par les Arts.

De ce constat, est donc partie l'idée de lancer un programme de recherche fin 2012 sur *La famille d'Argenson et les arts*, conduit par Véronique Meyer et Marie-Luce Pujalte-Fraysse, historiennes d'art du laboratoire du Criham de l'université de Poitiers, avec le soutien d'Anne-Sophie Traineau-Durozoy, conservatrice du Fonds Ancien de la bibliothèque universitaire de Poitiers. Concomitamment, la Maison des sciences de l'homme et de la société (MSHS) de Poitiers initiait une réflexion sur *Humanités, Culture et Patrimoine*. Nous avons donc répondu à l'appel à projet du sous-axe intitulé « *Des données aux discours : les Humanités*

face à l'écrit » qui entendait interroger dans une approche réflexive et spéculative l'utilisation de l'Écrit dans les grands domaines des Humanités³. L'objet ultime des études était de démontrer la fonction même de l'Écrit, quelles que soient ses formes, dans la construction d'un discours et sa nécessaire adaptation à de nouveaux enjeux tels que ceux que connaît l'ère du numérique contemporain.

Nous avons ainsi pris le parti d'engager notre réflexion dans la durée et la pluridisciplinarité (avec la collaboration fructueuse de Thierry Favier, musicologue du Criham) et de la décliner sous plusieurs formes : les journées d'études et leur publication constituent certes l'essentiel de la mise en perspective de notre travail mais d'autres actions ont illustré régulièrement le progrès de notre enquête au cours des trois ans du contrat. Chercheurs et experts de différents horizons furent invités à présenter leurs travaux et leurs méthodes, notamment Anne Leclair sollicitée sur *Le marquis de Voyer d'Argenson, amateur européen* dans le cadre des cycles de conférences de la bibliothèque universitaire de Poitiers⁴. Il était également impératif de créer un espace de discussions avec les historiens de l'art, étudiants. Un séminaire du master Civilisations, histoire, patrimoine et sources (CHPS) dédié aux « Archives de l'Art » a eu pour sujet principal le fonds d'Argenson. En liaison, Anne-Sophie Traineau-Durozoy a ouvert les lieux de conservation à plusieurs visites; nous avons également proposé des stages pour compléter l'inventaire⁵ ainsi que des sujets de master.

C'est donc une vraie synergie d'intentions et de phénomènes qui s'est créée autour de la mise en valeur de cette source unique de premier ordre. Néanmoins, pour éviter une dispersion des propos subséquente à la richesse des documents conservés, nous avons choisi en corollaire de nous concentrer sur la trajectoire de la famille, amoureuse des arts, pour les journées d'études. Plus générale, la première session s'est appuyée sur une présentation du fonds et son intérêt majeur pour l'histoire de France; il s'agissait avant tout de cerner les perspectives de recherche et d'ouvrir de nouveaux champs, notamment pour l'histoire de l'architecture.

Les journées suivantes se sont recentrées autour de réflexions fondatrices de la discipline même si les parcours de vie des Argenson ont toujours cultivé un fort rapport d'interdépendance des arts avec d'autres domaines des sciences sociales. La deuxième séance s'est dessinée naturellement autour des deux fonds exceptionnels laissés par la famille, celui de Poitiers et celui de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Le marquis de Voyer d'Argenson, le collectionneur et mécène ainsi que le marquis de Paulmy, le bibliophile servirent alors de fil conducteur à une réflexion sur les formes artistiques suggérées par les collections. La dernière journée a interrogé le rôle de la famille au sein des institutions académiques pour revenir vers la notion centrale du goût, fabrique de l'œuvre, matrice de la culture des élites éclairées du XVIII^e siècle.

Dans un choix délibéré, nous avons donc sans cesse varié les focales d'observation pour mieux cerner *in fine* l'univers de ces grands personnages au cœur des arts et de la culture et c'est là le risque intellectuel que nous avons reproduit dans la publication des actes. À cette occasion, nous tenons à exprimer tous

nos remerciements aux institutions qui ont soutenu notre projet en particulier le Service commun de documentation de l'université de Poitiers, la MSHS de Poitiers et le laboratoire du Criham. Nos remerciements s'adressent également à Madame Françoise d'Argenson et à sa fille Anne-Isabelle d'Argenson, ainsi qu'à Monsieur Jean-Denis d'Argenson qui ont participé activement à la finalisation du programme.

L'intérêt de la famille d'Argenson pour les arts n'a encore fait l'objet d'aucune étude d'ensemble approfondie. Certes après les articles qu'Anne Leclair lui a consacrés⁶, on connaît bien le goût de Marc-René de Voyer pour la peinture ; on sait aussi celui de son cousin Antoine-René, marquis de Paulmy pour la bibliophilie, mais qu'en est-il de leurs pères et grand-père ? Ce ne sont pas moins de cinq personnalités actives entre 1670 et 1787 qui fondent la réflexion à laquelle se sont associés dix-huit chercheurs, conservateurs, universitaires, historiens du livre, musicologues et historiens de l'art⁷. Sans prétendre à l'exhaustivité, ces actes proposent une première approche globale, où les principaux membres de cette famille sont sollicités tour à tour, parfois même conjointement, tant leurs actions sont proches, ou éventuellement complémentaires, dans des domaines variés tels que le bâtiment, la décoration intérieure, la direction d'institutions liées au monde des arts ou la bibliophilie, qui constituent le socle qui fonde les contributions de ce recueil.

Il n'est pas question de remonter aux sources de cette illustre famille tourangelle, dont la noblesse remonterait à Charles le Chauve au IX^e siècle, et plus sûrement au XIII^e siècle, famille de capitaines puis de diplomates, qui passa peu à peu à la noblesse de robe, ni même de commencer aux ambassades à Venise de René I (1596-1651), comte de Voyer d'Argenson ou de René II (1623-1700), mais de partir du fils de ce dernier, Marc-René marquis d'Argenson (Venise 1652-Paris 1721), qui est à l'origine des deux branches qui nous occuperont, celle des comtes et celle des marquis d'Argenson⁸.

Lieutenant de police de 1697 à 1718, président du Conseil des finances sous la Régence, puis garde des Sceaux de 1718-1720, Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson (*ill. 1*) fut membre des Académies des sciences et des inscriptions et belles-lettres, avant d'entrer à l'Académie française⁹. Du fait de sa charge de lieutenant de police, il fut également étroitement lié à l'organisation de la maîtrise des peintres, plus connue sous le nom d'Académie de Saint-Luc. Son fils aîné René-Louis de Voyer de Paulmy (*ill. 2*), marquis d'Argenson (1694-1757)¹⁰, qui dans ses *Mémoires* le décrit comme « laid, avec une physionomie d'esprit et fort bien fait¹¹ », après avoir fait des études de droit¹² devint en 1744 secrétaire d'État aux Affaires étrangères, poste dont il démissionna en 1747. En 1733 René-Louis fut membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, institution dont il devint président en 1747. Ami de Voltaire, sensible aux arts et aux lettres, à la musique, il fit construire dans son château d'Argenson (Indre-et-Loire), une luxueuse salle de concert. Lui-même ne dédaignait pas de prendre le crayon, et dans sa jeunesse montrant déjà un vrai goût de collectionneur, on est alors en 1709, il aimait écrit-il, « le dessin, que je ramassais des estampes ou

Ill. 1.
Nicolas Pitau,
Portrait de
Marc-René de
Voyer de Paulmy
d'Argenson,
gravure au burin,
Arsenal Est. 877
© V. Meyer.



morceaux de dessins soit des autres, soit de ma façon, ou je mettais tout cela dans un joli ordre en mes portefeuilles, & je m'y complaisais¹³ ». Précisons que René-Louis non content de dessiner gravait également, en atteste une *Veue du Chateau des Bergeries du Coisté de l'Entrée signée L.R. de Voyer d'Argenson Scup. 1709*, conservée au département des Estampes de la Bibliothèque nationale¹⁴. Plus tard c'est une *Veüe et Perspective des Terrases et du Château de la Maison Rouge du Costé de la Rivière dessiné sur le lieu par R.L. de Voyer d'Argenson*, et gravée par Jean-François Cars qui atteste de son goût pour le dessin¹⁵.

Son frère cadet Marc-Pierre de Voyer de Paulmy (*ill. 3*), comte d'Argenson (1696-1764), succéda à leur père, en 1720, dans la charge de lieutenant général



Ill. 2. *Portrait anonyme* de René-Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson (1694-1757), burin, Arsenal Est. 877 © V. Meyer.

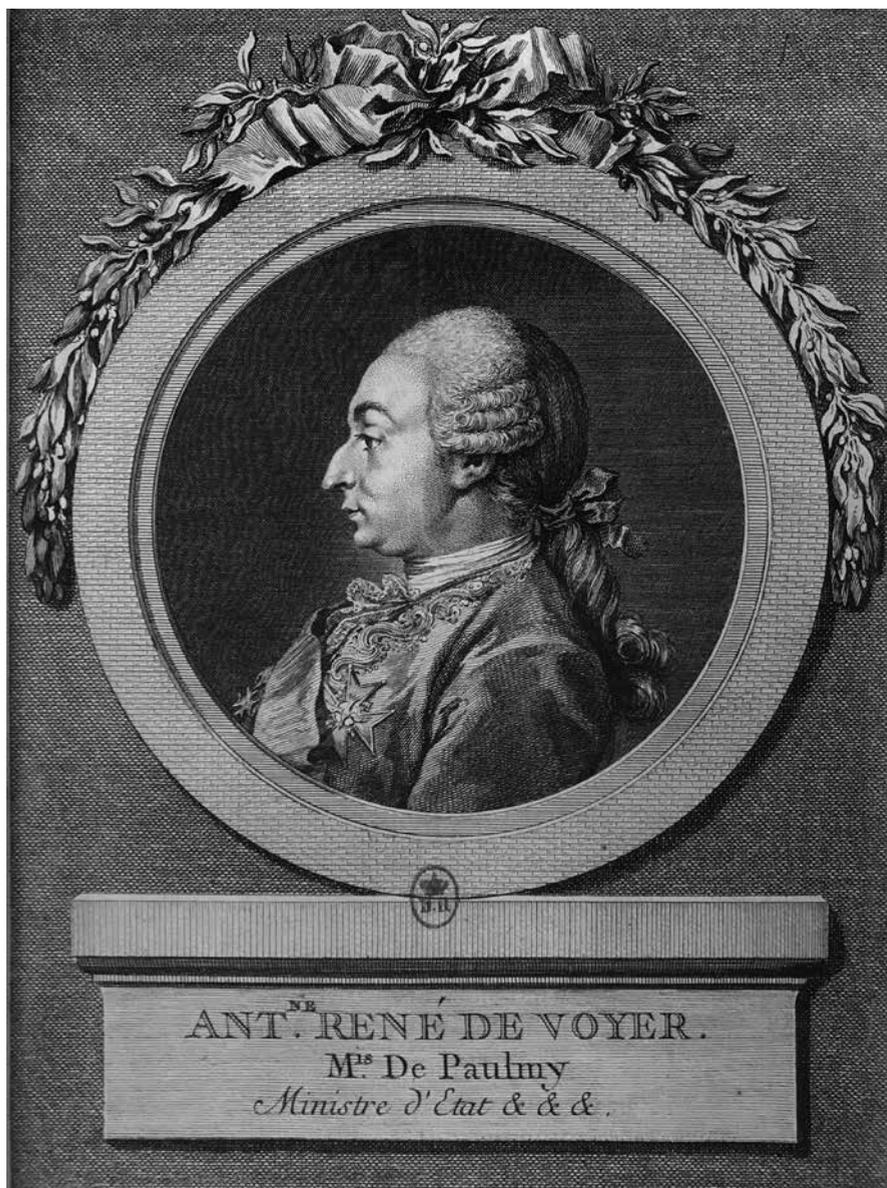


Ill. 3. *Antoine de Marcenay de Guy d'après Jean-Marc Nattier*, Portrait de Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson, 1754, gravure à l'eau-forte, British Museum 1840, 0314.41 © Trustees of the British Museum.

de la police. Il fut successivement intendant de Tours, chancelier du duc d'Orléans pendant 18 ans, directeur général des Postes, directeur général de la librairie en 1737, intendant de Paris de 1740 à 1743, ministre d'État en 1742, secrétaire d'État à la guerre de 1743 à 1757, date de sa disgrâce et de son exil en Poitou, au château des Ormes qu'il avait acquis en 1729¹⁶. Ce n'est qu'un an avant sa mort qu'il revint en grâce. Comme son père et son frère, il fut protecteur de l'Académie de Saint-Luc (de 1721 à 1764). Intendant de Paris, il fut à ce titre chargé de la gestion de l'Académie royale de musique. Amateur sensible à l'architecture et à son ornementation, il fit notamment décorer le château des Ormes et celui de Neuilly.

Les deux frères eurent chacun un fils, nés la même année, qui nous intéressent ici tous deux. De René-Louis naquit Antoine-René de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy (1722-1787) (ill. 4) et de Marc-Pierre, Marc-René marquis de Voyer (1722-1782)¹⁷. Le premier, plus connu sous le titre de marquis de Paulmy, est célèbre encore aujourd'hui pour avoir constitué le fonds des collections de la bibliothèque de l' Arsenal à Paris. Formé par son oncle, qui le prit comme adjoint en survivance au secrétariat d'État à la guerre, il ne fut ministre que de 1757 à 1758, et c'est surtout comme ambassadeur qu'il exerça ses talents, d'abord en Suisse de 1748 à 1751, puis en Pologne en 1759 et à Venise en 1767-1768. À son retour il s'installa à l' Arsenal; comme son père, il fut protecteur de l'Académie de Saint-Luc en 1764, et ce jusqu'en 1776, et il succéda à son

Ill. 4.
A. de Saint-Aubin, d'après Charles-Louis Le Carpentier, Portrait d'Antoine-René de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy, gravure eau-forte, 1770, Arsenal 8 Est-suppl. 10 © V. Meyer.



oncle pour la gestion de l'Académie royale de musique. Le second, Marc-René (*ill. 5*), connu sous le titre de marquis de Voyer, fut lieutenant général des armées en 1758, directeur général des Haras du royaume en 1751 sur recommandation de son père, gouverneur du château de Vincennes, grand bailli de Touraine, commandant militaire des provinces de Saintonge, Aunis et Poitou. Comme son père et son cousin, il fut protecteur de l'Académie de Saint-Luc et comme son père, il brigua un temps la direction des Bâtiments du roi. Baron des Ormes, il en rénova le château où il mourut. Dans celui d'Asnières qu'il avait fait bâtir dès 1750 pour son épouse, Jeanne-Marie-Constance de Mailly, il entretenait un haras



Ill. 5.
Charles-Henri Watelet d'après Cochin fils,
 Portrait de Marc-René de Voyer, comte d'Argenson (1722-1782), 1754, gravure à l'eau-forte, British Museum Kk,7.13
 © Trustees of the British Museum.

fastueux et réputé. Amateur d'art et notamment de peinture, il compte parmi les plus importants collectionneurs de son temps, mais libertin et prodigue, il dut s'en défaire pour acquitter ses dettes¹⁸.

UNE FAMILLE AU SERVICE DES INSTITUTIONS ARTISTIQUES ET CULTURELLES

■ Cet ouvrage, qui s'articule entre histoire de l'art, musicologie et bibliophilie, donnera à voir successivement la figure du bibliophile, celle de l'esthète et celle

du protecteur. Pour décrire et comprendre ces différentes personnalités et leurs actions, deux sources fondamentales ont été mises à contribution : les archives de l' Arsenal sur lesquelles repose pour l'essentiel la première partie, les archives du fonds d'Argenson, déposées à la bibliothèque universitaire de Poitiers dont Anne-Sophie Traineau-Durozoy rappelle l'histoire et met en évidence l'importance primordiale pour l'histoire de France (questions politiques, économiques, artistiques, militaires, histoire des idées, éducation), et aussi pour l'histoire régionale (Alsace, Franche-Comté, Poitou) aux XVIII^e et XIX^e siècles, mettant l'accent sur quelques études principales, monographies et articles, auxquelles elles ont donné lieu, tout en soulignant les pistes et sujets qui restent encore à exploiter.

Si cette première contribution éclaire l'engagement contemporain auprès des institutions artistiques et culturelles, celles de Solveig Serre et de Bruno Guilois font état d'un enracinement bien plus ancien et profond de la famille dans la vie institutionnelle du royaume. En effet, Solveig Serre, à partir de trois pièces d'archives relate l'activité du comte d'Argenson à la tête de l'Académie royale de musique dès 1749. Fait connu, l'administration de l'Opéra de Paris sous l'Ancien Régime était d'une extrême complexité ce qui provoqua *in fine* un changement de statut. D'institution à la gestion privée, elle passait au début des années 1750 au statut d'institution d'État, placée à perpétuité sous l'autorité du roi. L'auteur s'attache donc à illustrer le modernisme de la pensée de Marc-Pierre d'Argenson qui œuvra dans deux directions pour assainir la situation : l'une consistait à réfléchir aux formes de gestion et de ressources directement mobilisables, l'autre proposait une reconfiguration de l'espace architectural afin d'infléchir la qualité des représentations et le rendement des recettes. Bruno Guilois, quant à lui, inscrit sa réflexion dans le temps long et redécouvre le rôle de trois générations d'Argenson, protectrices de l'Académie de Saint-Luc durant plus de soixante-dix ans, depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'à la suppression des corporations en 1776. Au-delà de la lecture inédite des trajectoires et de la puissance des implications de chacun, cet article cherche à réécrire l'histoire de l'Académie, et à réévaluer la place de celle-ci dans l'histoire de l'art français des deux premiers tiers du XVIII^e siècle. Aussi, était-il nécessaire de préciser et mettre en perspective la création de l'école de dessin adossée à la vieille communauté de métier des peintres et sculpteurs parisiens.

LES D'ARGENSON ET LE GOÛT DES LIVRES

■ Bien que leurs contributions aient été publiées ailleurs, il convient de signaler celles de Philippe Cachau et d'Anne Leclair lors des différentes journées d'étude, que nous résumerons à grands traits et qui auraient pu s'insérer dans les deux dernières parties. Partant d'une douzaine de pages du *Journal* de Marc-René d'Argenson, conservé dans les archives de Poitiers¹⁹, Anne Leclair qui avait intitulé la sienne « Un amateur en Hollande en 1748 : le marquis de Voyer d'Argenson (1722-1782) et ses deux compagnons de voyage, le comte de Vence (1722-1760) et François-Louis Colins (1699-1760) » a centré son propos sur les dix jours qu'ils passèrent à La Haye, Amsterdam, Harlem et Leyde..., dont

elle retrace les péripéties tout en mettant en relief la personnalité des compères du marquis. Plus que de témoigner des richesses artistiques, des artistes, ou marchands rencontrés, il s'agissait pour Marc-René, alors brigadier de l'armée de Flandre, de faire un compte rendu de ce qu'il voyait à son père, qui avait été réticent à ce déplacement et ainsi de le justifier. Philippe Cachau dont le propos portait sur « *Le mécénat du marquis de Voyer au château d'Asnières/Seine : enjeux politiques et culturels (1750-1755)*²⁰ » a présenté le bâtisseur passionné d'architecture, ses relations avec les artistes, architectes, sculpteurs, ornementalistes, peintres... et a brossé un portrait du marquis, résumé sa carrière et en soulignant comment, par le luxe déployé dans ce château, Marc-René d'Argenson qui espérait obtenir la direction des Bâtiments du roi, entendit montrer sa compétence.

La première partie de ce recueil intitulée « La Figure du bibliophile » concerne le marquis de Paulmy, Antoine-René de Voyer d'Argenson et, de façon épisodique, sa famille, son père, son oncle, son cousin et ses descendants. Les passions du marquis pour sa bibliothèque sont au cœur de la réflexion de la plupart des auteurs, qui à partir de l'étude des fonds qui la composent et celle des archives, se sont penchés sur sa personnalité, sur ses goûts et sur l'histoire de ses collections.

Après avoir retracé les grandes étapes de la constitution de la bibliothèque, analysé les modes d'acquisition et mis en évidence les provenances familiales de quelques ensembles, comme celui des manuscrits enluminés des ducs de Bourgogne qu'il tenait de son oncle, le comte Marc-Pierre d'Argenson, Ève Netchine évoque les modalités d'ouverture aux lecteurs, l'importance du catalogue, et son rôle notamment dans l'élaboration des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* parus de 1779 à 1787 ; elle s'intéresse ensuite aux pratiques de ce bibliophile érudit et de ses collaborateurs, issus comme lui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui le secondèrent dans la publication de la *Bibliothèque universelle des romans*, initiée par ses soins dès 1775. La bibliothèque était riche également d'une importante section consacrée à la musique, où voisinaient partitions et textes théoriques du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, ce qui était attendu de la part du gestionnaire de l'Académie royale de musique ; dans le *Catalogue raisonné de [sa] très grande bibliothèque*, l'ensemble inventorié fut selon l'habitude du marquis abondamment annoté, et constitue ainsi une source essentielle à la connaissance du goût musical de l'époque. Étudiant l'origine de ces documents, et les collaborateurs sur lesquels il s'appuyait, ainsi que leurs différents modes d'acquisition, ventes, dons, dédicaces retranscrites ici pour certaines avec d'autres sources documentaires, Thomas Vernet remarque que la plupart provenait de son père et de son oncle. Aussi cette étude contribue-t-elle à mettre en lumière les pratiques musicales du comte d'Argenson.

Si aujourd'hui encore Paulmy est célèbre pour sa bibliothèque, on ignore bien souvent qu'il recherchait également les estampes, tant françaises qu'étrangères, tant anciennes que modernes et que sa collection comptait parmi les plus remarquables qui fut alors. Grâce à une quête patiente dans le fonds de l'Arsenal et à la découverte des inventaires dressés du vivant du marquis, Sophie Nawrocki analyse le mode de classement de cet ensemble et montre comment, en véritable

connaisseur, il annotait les recueils et documentait les œuvres en se rapportant aux ouvrages de sa bibliothèque et à la documentation qu'il avait constituée... Parmi les modes d'acquisition, elle souligne les achats faits lors des voyages à l'étranger lors de ses ambassades et met en parallèle cette passion pour les arts avec sa fonction de protecteur de l'Académie de Saint-Luc. Mais son étude de la collection du marquis ne s'arrête pas là : elle en révèle les vicissitudes, notamment lorsqu'en 1860 les conservateurs de la Bibliothèque nationale furent autorisés par arrêt ministériel à prélever les pièces qui leur manquaient.

Les estampes ne furent pas seules concernées. Il en fut de même des cartes géographiques étudiées par Séverine Pascal. Cette collection dispersée elle aussi dans l'ensemble des fonds de l'Arsenal étaient pareillement à reconstituer. Il fallait là aussi en localiser et recenser les pièces ; de nouveau le catalogue dressé du vivant du marquis fut une source primordiale. Les pratiques de Paulmy aidé par ses secrétaires, qui annotait au verso un grand nombre de pièces, s'apparentent à celles qu'on observe pour ses livres et ses estampes. Ses activités de « commissaire général des guerres », puis de secrétaire d'État à la guerre expliquent et justifient son intérêt pour les cartes et la richesse de son fonds. Parmi ces cartes, plans de villes fortifiées et de batailles, bon nombre furent exécutés à sa demande, parfois même d'après ses propres relevés. Outre sur ses réseaux d'ingénieurs et de marchands, pour obtenir les cartes qui lui manquaient, Paulmy s'appuyait probablement sur son cousin, inspecteur général de cavalerie, et son oncle, auquel il succéda et dont il hérita les portefeuilles et les atlas. De son père, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, il reçut également un grand nombre de documents. En 1785, il vendit cet ensemble avec sa bibliothèque au comte d'Artois ; déclarée bien d'État et enrichie par les saisies révolutionnaires, elle fut pillée en 1815 par les Prussiens qui dérobèrent plusieurs cartes et mémoires d'un intérêt stratégique, méfaits auxquels s'ajoutèrent donc les prélèvements de 1860.

S'attachant à l'étude des archives personnelles de Paulmy conservées depuis 1971 et 1975, au musée Condé à Chantilly, à la suite d'un don de la famille Montmorency-Luxembourg à laquelle la fille unique du marquis de Paulmy appartenait par son mariage, Danielle Muzerelle en détaille le contenu et en retrace l'histoire, ce qui livre aux chercheurs de nombreuses pistes. Précisant leur importance pour la connaissance de la famille d'Argenson, elle y signale la présence d'une correspondance du marquis avec son père, de papiers concernant ses ambassades, d'actes notariés et de documents comptables qui permettent d'éclairer la vie quotidienne de Paulmy et l'accroissement de ses collections à la fin de sa vie. Partant du fonds « Montmorency-Luxembourg » conservé aux Archives nationales, Martine Lefèvre poursuit cette étude en s'intéressant plus particulièrement à la bibliothèque et aux acquisitions des livres et des manuscrits, aux dates des achats, aux provenances et aux prix versés. Recoupant ces données avec celles des archives de l'Arsenal, elle met en évidence l'importance du travail préparatoire aux acquisitions fourni par Paulmy et son bibliothécaire Jean-Augustin Capperonnier, qu'il s'agisse d'acheter un ou deux volumes à une vente, ou plus exceptionnellement, des bibliothèques entières comme celle du duc de La Vallière. Ces sources

sont autant de témoignages précieux sur les pratiques et les réseaux sur lesquels s'appuyait le bibliophile. L'article se termine par un éclairage nouveau sur sa charge de gouverneur de l'Arsenal. On le voit ainsi répondre aux mémoires présentés par les artisans les plus variés, maçons, charpentiers, menuisiers, peintres, couvreurs... pour satisfaire aux demandes des locataires qui occupent ce vaste ensemble immobilier dont il ne reste aujourd'hui qu'une petite partie. On le voit également se pencher avec soin sur la restauration de l'hôtel, et notamment sur celle du cabinet doré et aussi entreprendre une nouvelle construction pour y loger la collection de La Vallière. Cette dernière intervention, où Martine Lefèvre et Danielle Muzerelle s'interrogent sur la qualité réelle du marquis comme esthète et comme bâtisseur, introduit à la troisième partie de ce volume.

LES D'ARGENSON ET LE GOÛT DE L'ARCHITECTURE

■ Dédiée à « La famille d'Argenson et le goût de l'architecture », la dernière partie s'articule autour de cinq contributions qui s'intéressent à la fois au mécénat qu'exerça le marquis de Voyer d'Argenson auprès des architectes et au goût que la famille manifesta dans l'aménagement de ses demeures. Monique Mosser qui n'a pu remettre son texte et Marie-Luce Pujalte-Fraysse se sont appuyées toutes deux sur des correspondances inédites et identifiées comme marqueurs d'une période. Vision unique de l'individu dans son intimité, elles offrent en périphérie un panorama du paysage artistique et culturel au plus près d'une réalité racontée sans filtre, loin de toute posture. Monique Mosser s'est attachée à revitaliser les liens entre l'architecte Charles De Wailly et le marquis de Voyer dont les études pionnières qu'elle avait menées à la fin des années 1970²¹ avaient déjà révélé la force. Lors de sa communication du 11 avril 2013, elle affinait alors son propos, s'interrogeait à nouveau sur la genèse des grandes commandes françaises publiques et privées de la famille qui ont marqué le siècle, notamment l'énigme de la Chancellerie d'Orléans. Sa contribution dans une approche du détail relatait en creux, les échanges intenses entre le marquis, son architecte attitré et leurs amis communs. Les 55 lettres²² qu'adressa De Wailly au marquis d'Argenson de 1754 à 1777 lui servirent de fil conducteur pour

« suivre une grande partie de la carrière de l'architecte de la Comédie-Française. D'Argenson fut son mentor, dès avant son départ pour l'Académie de France à Rome, en même temps que son principal client privé. La majorité de cette correspondance (entre 1769 et 1773) a donc trait à des travaux pour le château des Ormes²³ et pour l'Hôtel d'Argenson à Paris, plus connu comme la Chancellerie d'Orléans. Mais il y est aussi question de l'Opéra de Versailles, de la genèse du Grand Salon du Palais Spinola à Gênes²⁴, du château de Montmusard que De Wailly construisit pour Fyot, beau-frère d'Argenson, etc. On y voit passer des silhouettes de personnages célèbres : le duc d'Orléans, Marigny – autre « client » protecteur de l'architecte et voisin de d'Argenson à Menars –, des grands seigneurs russes et, aussi, Voltaire que l'architecte alla consulter à Ferney pour lui demander son avis sur la meilleure forme à donner à une salle de comédie²⁵, mais aussi des figures d'artistes comme Bélanger, Pajou l'ami de toujours²⁶ ou encore William Chambers qu'il avait connu à l'École de Blondel. Au-delà de leur apport

exceptionnel pour la connaissance de la carrière de De Wailly, ces lettres – par de nombreux traits intimes ou des notations amusantes – mettent en lumière les rapports complexes entre un grand artiste et son patron (commandes, demandes d'appui, besoin incessant d'argent), tout en fournissant un tableau vivant de la vie artistique sous le règne de Louis XV (rumeurs, honneurs, cabales)²⁷ ».

Marie-Luce Pujalte-Fraysse s'appuie pour sa part sur une correspondance inédite entre le marquis de Voyer et William Chambers, l'architecte britannique le plus francophile du XVIII^e siècle. Si son rôle de figure de proue est incontestable et bien identifié, celui-ci a cependant fait l'objet d'études paradoxalement limitées ce qui explique le caractère essentiel des 24 lettres nouvellement découvertes dans le Fonds Ancien de la bibliothèque universitaire de Poitiers. De la main de Chambers et destinées à Marc-René de Voyer d'Argenson, son principal protecteur français, elles autorisent une lecture en miroir de leur histoire mutuelle et personnelle. Protections, réseaux d'influence, sollicitations, stratégies de carrière sont au cœur de cet espace épistolaire mais au-delà, ce sont les sociabilités artistiques construites autour d'une aristocratie cosmopolite qui sont posées. La communauté de vues entre les deux hommes, leur intimité patente transcendent l'interprétation habituelle de l'idée de protection et de mécénat pour révéler une sincère amitié.

De la figure d'architecte, le propos se resserre à l'espace architectural avec le texte de Thierry Favier qui inaugure une série de réflexions sur la famille d'Argenson dans ses demeures. Est convoqué en premier lieu René-Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson (1694-1757) en son château d'Argenson, situé à quelques kilomètres du château des Ormes. La salle de comédie qu'il projetait dès 1748 mais qui ne fut jamais réalisée illustre de manière très symptomatique les débats du moment. L'analyse minutieuse des plans et des pièces comptables qui s'échelonnent de 1748 à 1756 conduit en effet Thierry Favier au sentiment qu'il s'agit bien de tentatives pour renouveler le genre de l'architecture théâtrale dans le droit fil de la réforme du théâtre que Voltaire appelait dès 1749. Mais en tant que musicologue, la présence d'une salle de comédie, dans une province où les académies de musique sont peu renseignées, l'interpelle et lui sert de prétexte pour évoquer la pratique du théâtre de société qui mêle amateurs et professionnels. Sont dès lors examinées l'esthétique musicale du marquis d'Argenson et celle de son fils, Antoine-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, marquis de Paulmy qui hérita du domaine en 1757. Ici, Thierry Favier propose une nouvelle vision de celui-ci que l'on connaît certes bibliophile, passionné de littérature mais qu'il nous fait découvrir grand amateur de théâtre et d'opéra. À la charnière de deux temps, à l'aube du bouleversement des années 1770, Paulmy se révèle nostalgique d'un langage et de pratiques musicales sans passéisme ni conservatisme, fin amateur, d'une grande érudition.

C'est la qualification d'amateur que retient aussi Patrick Michel dans sa contribution. En partant des inventaires après décès et de témoignages contemporains, il présente les d'Argenson dans leurs cadres de vie. On le sait, si l'obligation de prestige, traduction du statut social définit les grands traits de ces demeures aristocratiques, depuis l'hôtel d'Argenson, jusqu'au château des Ormes en passant par

les châteaux d'Asnières et de Neuilly, elles sont néanmoins le reflet du goût en vogue et de l'extrême raffinement de ces fastueux personnages. Leur train de vie, le faste qu'ils déploient, le décor mobilier de leurs résidences sont bien à l'aune de leurs stratégies de représentation. Après les meubles, les dernières contributions s'attachent à analyser les décors intérieurs selon deux perspectives différentes.

Isabelle Tillerot s'appuie sur quatre décors, ceux de la Chancellerie d'Orléans et ceux du château d'Asnières pour comprendre le sens de l'ornement, ses fonctions et ses usages dans les ordonnances intérieures. Là encore, la sensibilité artistique des commanditaires est soulignée ; l'excellence des choix, la sûreté du goût expliquent que les décors d'Argenson furent abondamment copiés, gravés et loués. Témoins des débats du temps, que ce soit sur l'art rocaille ou sur le bas-relief, ils résultent certes d'une esthétique assumée mais ils relèvent également d'un souci de convenance et de statut. Les arts confortent leur prestige social car ils tempèrent l'histoire politique de la famille marquée par les disgrâces et les exils. Toutefois, malgré ce décryptage signifiant, l'auteur conclut de manière originale sur la question de l'absence de narration des décors et en corrélait sur leur possible absence de sens.

Enfin, Béragère Poulain pose comme préambule de son travail, l'analyse de l'épiderme des décors des différentes propriétés de Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, marquis de Voyer, découvert lors de campagnes de réfection. De cette étude de cas, elle extrait un faisceau d'hypothèses et de réflexions sur le caractère essentiel de la couleur dans la définition d'une pièce. Car, la couleur n'est pas une simple question d'esthétique, elle participe au principe de l'unité, fondateur de la doctrine architecturale. Grâce aux couleurs, la boiserie communiquait en effet avec tout un réseau d'objets dont le décor était constitué. Béragère Poulain se livre à une déclinaison des tonalités « verd d'eau », jonquille ou gris de lin jusqu'à la mise en exergue de la dorure du grand salon d'Asnières. Son analyse détaillée contrarie de fait l'image d'un usage extrêmement codifié de la couleur qui s'adapterait de manière absolue et impérative au statut du lieu. Elle souligne également le souci de continuité visuelle entre les intérieurs et le jardin qui accentue le désir d'harmonie entre les arts, cher à la période. Enfin, son texte peut être vu en guise de conclusion comme une synthèse partielle des réflexions qui ont présidé aux journées d'études : démontrer les compétences artistiques et la « modernité » du goût de la famille d'Argenson, illustrer l'ambition de se positionner en protecteurs des arts et en amateurs éclairés en sollicitant les plus grands artistes du moment dont la figure emblématique de Charles De Wailly.

Après la conclusion, nous avons choisi de donner la parole à Nicole de Blomac, dont l'étude sur les Haras du marquis Marc-René de Voyer, *Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières*²⁸ a fait date. Elle apporte ainsi un témoignage direct sur ce qu'a représenté pour elle ce fonds, qui est à la source de son mémoire de maîtrise, de sa thèse et de nombreux articles. Elle y livre sa démarche et met ainsi en évidence un grand nombre de pièces d'archives et documents conservés à Poitiers ou aux Archives nationales, qui éclairent la personnalité et les actions du marquis de Voyer.

Notes

1. À titre d'exemple, citons le célèbre éditorial d'André Chastel de 1975 qui fit immédiatement date dans le monde de la recherche et qui lançait un cri d'alarme. CHASTEL A., « Où sont les archives de l'architecture moderne », *Revue de l'Art*, 1975, n° 2, p. 5-8.
2. Cf. *Infra*, l'article de DUROZOY A.-S., « Les archives de la branche cadette de la famille d'Argenson ».
3. Cf. Le rapport interne de la MSHS – Axe 3, Sous-Axe « *Des données aux discours : les Humanités face à l'écrit* », DEBIAIS V., chargé de recherche CNRS, CESCO, responsable du Sous-Axe.
4. Cette conférence a eu lieu le 5 novembre 2013 à l'UFR SHA de l'université de Poitiers.
5. LATÈVE S., *Les plans du fonds d'Argenson*, Rapport de stage, master 2 en histoire de l'art, Poitiers, 2012-2013.
6. Notamment, « Une vente secrète en 1765 : la correspondance inédite entre Pierre-Paul Randon de Boisset (1709-1776) et le marquis de Voyer d'Argenson (1722-1782) », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 2006 (2007), p. 151-175.
7. Parmi les dix-huit contributeurs, trois ne nous ont pas remis leurs textes. Mais nous tenons compte de leurs réflexions dont nous livrons quelques éléments à travers les résumés qu'ils avaient transmis. Seule la contribution de Sophie Delhaume n'a pas fait l'objet d'une restitution.
8. Voir ici le tableau généalogique proposé par Ève Netchine.
9. La bibliothèque de l' Arsenal conserve sa thèse de philosophie, soutenue le 19 juillet 1669 chez les Jésuites du collège de Clermont à Paris, illustrée d'une belle vierge à l'enfant dans le goût de Mignard, gravée par P. Lombart et éditée par François de Poilly (EST-Ft 4-H5, chemise philosophie).
10. Voir COMBEAU Y., *Le comte d'Argenson (1696-1764), ministre de Louis XV*, Paris, École nationale des chartes, Mémoires et documents de l'École des chartes, n° 55, 1999.
11. VOYER DE PAULMY R.-L. de, marquis d'Argenson, *Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson*, éd. du marquis d'Argenson, Paris, Jannet, 1858, t. 1, p. 11. C'est en effet ce que montrent ses portraits tant dessinés que gravés, notamment de Claude Duflos d'après Rigaud, qui orne la thèse de droit de l'abbé van der Meulen soutenue le 5 avril 1712. Cf. MEYER V., « Les thèses de droit à Paris aux XVII^e et XVIII^e siècles. Leurs soutenances, leurs illustrations », *Revue d'Histoire des facultés de droit et de la science juridique*, n° 27, 2007, p. 7-392, n° 11, p. 114 ; [<https://univ-droit.fr/recherche/portail-de-la-recherche/revue-d-histoire-des-facultes-de-droit-de-la-culture-juridique/11220-sommaires-de-la-revue-rhfd>] ou encore celui qui fut gravé par Nicolas Pitau le jeune en 1718, et utilisé le 27 août pour une autre thèse de droit dédiée au ministre, par Timoléon Chaliveau de Valesne (Arsenal. EST-Ft 4-H5).
12. Soutenues à Paris, aux Écoles de droit, ces trois affiches de thèse sont conservées à l' Arsenal : EST-Ft 4-H5, chemise droit. Sa thèse de baccalauréat date du 8 août 1714, sa thèse de licence du 10 juillet 1715 et sa thèse de droit français du 18 juillet 1715.
13. *Op. cit.*, p. 184, il rapporte les tracasseries de son gouverneur, Andoche Gaillardet qui prenait un malin plaisir, pour le punir, à déchirer les dessins en question.
14. BnF, Est., Ad5 rés, pet. in-fol.
15. BnF, Est., Ee 5b in-fol.
16. Sur ce château, CACHAU P., « Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne ou l'art du dernier des Mansart », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1993, p. 96-99, et « Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : un digne successeur de François Mansart », *Les cahiers de Maisons*, n° 27-28, décembre 1999, p. 140 et 148.
17. Cf. *Le marquis de Voyer (1722-1782) : l'homme, le parent, l'ami, le politique et le mécène*, Château des Ormes, Journée d'histoire, Annales 2013, CACHAU P. (dir.), Châtellerault, Narratif, 2014, p. 109-140.

18. Par exemple, LECLAIR A., « Un cabinet de tableaux méconnu : les “Rubens” du marquis de Voyer d’Argenson en 1750 », *Revue de l’Art*, n° 153, mars 2006, p. 41-56.
19. Carton P 34. Article à paraître dans la monographie que prépare Anne Leclair sur *La Collection de tableaux du marquis de Voyer (1722-1782) au Siècle des lumières*.
20. CACHAU P., « Le mécénat du marquis de Voyer au château et aux haras d’Asnières-sur-Seine : enjeux politiques et culturels (1750-1755) », *Bulletin de la Société de l’Histoire de l’Art français*, 2017, p. 139-171.
21. MOSSER M. et RABREAU D. (dir.), *Charles De Wailly. Peintre architecte dans l’Europe des Lumières*, cat. exp., Paris, CNMHS, 1979.
22. Poitiers, bibliothèques universitaires, Archives d’Argenson, P 172.
23. *Ibid.*, P 172, Lettre 21bis, 7 février 1770 par exemple.
24. *Ibid.*, P 172, Lettre 44, 31 juillet 1773.
25. *Ibid.*, P 172, Lettre 26, 16 octobre 1770.
26. *Ibid.*, P 172, Lettre 42, 18 novembre 1772.
27. MOSSER M., Journée d’études du 11 avril 2013, « Les richesses du fonds d’Argenson », Hôtel Fumé, UFR sciences humaines et arts, université de Poitiers.
28. Paris, Belin, 2004.